

ALAIN DUVOIS



PLANÈTE ERRET

OPÉRATION SURVIE



Alain Duvois

Planète Erret

Opération survie

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4863-7

Dépôt légal : mars 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Personnages du roman

Adaméké : Commandant de vaisseau de la flotte spatiale errétienne.

Eva : Lieutenant sur le vaisseau spatial d'Adaméké.

Charles Leblanc, Gaspard Briant : Médecins embarqués sur le vaisseau spatial d'Adaméké.

Théodore Laplace, Julien Leros : Ingénieurs agronomes.

Yann Lebronec : Chef des différents corps de métiers sur l'astronef.

Allan : Astrophysicien.

Charles Leblanc, Jeannette Laforêt : Chirurgiens embarqués sur le vaisseau spatial d'Adaméké.

1

C'était une planète appartenant à un vaste système solaire. Un gigantesque soleil en occupait approximativement le centre. Huit autres planètes faisaient partie de ce système planétaire, tournaient autour du soleil jaune, cherchant à réchauffer de ses rayons créateurs de lumière et de chaleur. Quelques-unes d'entre elles, suffisamment rapprochées, bénéficiaient de la chaleur de ses rayons. D'autres, éloignées aux confins du système, ne recevaient qu'une pâle lumière. Aucune chaleur n'y arrivait. Ces limites extrêmes appartenaient au Crépuscule éternel et au Froid constant. Ces températures glaciales de plusieurs dizaines de degrés en dessous de zéro, interdisaient le développement de toutes formes de vie.

Les images de ces planètes lointaines ne montraient qu'aridité et désolation. Des gaz délétères y soufflaient sans arrêt, cherchant sans doute au fil du temps, à réduire ces énormes masses à ce qu'elles étaient avant la formation des Mondes : de la poussière.

Sur Erret, la vie avait pu prendre naissance ; sa distance au soleil, nécessaire et suffisante, y avait contribué. L'animé était né de l'inanimé, du chaos, de la matière inerte.

Elle était belle la planète Erret ! Les trois-quarts de sa surface étaient recouverts par d'immenses étendues d'eau : des océans, des mers, des lacs. Aux extrémités nord et sud, une épaisse couche de glace de quelques centaines de mètres de haut s'y trouvait en permanence. C'était là l'ultime ressemblance qu'elle avait conservée avec ses sœurs éloignées. Des continents, que séparaient des mers et des océans, occupaient le quart restant de la planète. Depuis le commencement, la roche et le sol s'étaient opposés à l'eau. D'abord d'un seul bloc, ces continents, au fil d'âpres batailles, s'étaient séparés. De vastes plaines, des plateaux et d'immenses montagnes résultèrent de ces terribles combats. Et la guerre entre les différents éléments, entre les matériaux avait repris. Pendant des millions et des millions d'années, les montagnes aux sommets pointus, culminant par endroit à plus de dix mille mètres, avaient été usées et érodées. Forts de la puissance que leur donnait le temps, les millénaires successifs avaient raboté ces excroissances de la planète. Leurs formes, primitivement élancées, qui se perdaient dans les nuages, étaient devenues arrondies, formant même parfois de simples dômes émergeant des plaines.

Plusieurs fois au cours du temps, les querelles avaient repris et chaque fois, les reliefs offraient d'autres dessins, d'autres visages. De nouvelles chaînes de montagnes apparaissaient sous les fantastiques poussées des magmas en fusion à l'intérieur du globe. De nouveau, des pics acérés et

des hauteurs vertigineuses se profilèrent aux horizons, symbole de la puissance toujours présente de l'astre qui continuait son lent refroidissement. Les durs et lents combats auxquels participaient les éléments et la matière duraient depuis la Création.

La végétation avait subi, elle aussi, les contrecoups de ces batailles et de ces chocs titanesques. Elle s'engloutissait parfois dans les énormes fissures provoquées par les tremblements du sol ou disparaissait à jamais sous les masses infinies des magmas qui avaient réussi, à force de poussées, à trouver un passage pour jaillir à l'air libre, dévorant comme pour se venger, tout ce qui était à portée de leurs langues de feu. Puis, la paix s'installa, interrompue quelquefois par des accès de colère passagère. La vie différenciée s'organisa.

Des climats différents sévissaient en divers points de la planète. Dans les deux zones tempérées, quatre saisons régulaient une végétation, inlassablement selon un cycle de grande précision. Dans les zones chaudes, les saisons n'étaient plus que deux et la végétation avait tenu à montrer un aspect radicalement différent. Quant aux régions situées aux pôles et à leur proximité, le froid y régnait en maître absolu et ne tolérait que la végétation pousse qu'un court moment seulement. Il ne lui donnait que deux ou trois mois pour germer, pousser, fleurir et avoir des fruits. Elle réussissait, dans ce laps de temps réduit, à faire ce que ses autres sœurs réalisaient en quatre fois plus de temps. Chaque climat avait donc sa propre végétation et chaque végétation avait sa propre faune.

Le maître du Temps avait peut-être voulu imbriquer étroitement les différents règnes, les faisant

dépendre les uns des autres, limitant par là-même les risques éventuels de conflits. Depuis qu'une simple cellule avait commencé l'immense chaîne de la vie, le monde végétal et le monde animal étaient régis par une grande loi. Dure et implacable, elle ôtait la vie à ceux ou à celles qui ne pouvaient s'y conformer ; l'Adaptation. On devait s'adapter, coûte que coûte, ou la mort survenait. Cette loi, déjà maîtresse de la vie dès son origine, continuait malgré les millions d'années écoulées, à régner de façon absolue. Des fougères géantes, des arbres les plus grands, des animaux les plus colossaux avaient disparu durant les millénaires, n'ayant pu se plier aux exigences de la loi éternelle. Leur grandeur ne les protégeait pas et il en était de même pour ce qui appartenait au domaine du petit. Dès l'instant où la première cellule s'était mise à vivre, c'est-à-dire respirer, se nourrir, se reproduire, l'évolution avait commencé. Si certaines cellules continuèrent à vivre seules, d'autres se mirent à deux, trois, en colonies, adaptant leur vie selon leur nombre ou le milieu ambiant dans lequel elles se trouvaient.

L'ère de la différenciation commençait à son tour. Des milliers de formes différentes se créèrent, combattant à chaque instant pour avoir le droit de survivre dans un monde en pleine mutation. Dévorer ou être dévoré ! La loi était toujours là.

Puis un jour, un étrange animal apparut à son tour au milieu de centaines de milliers d'espèces animales ou végétales, luttant lui aussi pour gagner le droit à la vie. Sa silhouette arquée à la démarche hésitante, tantôt quadrupède, tantôt bipède, allait évoluer pour devenir droite. Des millénaires avaient été nécessaires à ce lent redressement. La bête verticale disputait désormais nourriture et territoires aux carnassiers les

plus redoutables. Ces chasseurs fluets, comparés à la musculature puissante des grands fauves, arrivaient cependant à les terrasser. Combien de fois avaient-ils vu, à la fin de terribles affrontements, une lueur d'étonnements, d'incrédulité, briller dans les prunelles du grand lion ou du tigre blessé, avant que la mort n'y installe à jamais son voile opaque ?

Ils lançaient des pierres, des tiges de bois et leurs mains serraient d'énormes et lourdes massues qui brisaient les pattes, les mâchoires et les colonnes vertébrales. La bête verticale, chétive, inquiétait les grands fauves ! Son odeur, portée par les vents, était devenue, dans les prairies et les forêts, les savanes et les steppes, synonyme de danger pour l'ensemble du monde animal. Tout ce qui marchait, courait, volait, nageait, rampait, préférait s'enfuir à son approche. Et sa puissance déjà redoutable devint encore plus grande lorsqu'elle s'allia avec le feu du ciel. D'abord, elle l'avait volé aux incendies qui ravageaient les herbes, aux volcans en colère qui déversaient les laves dévastatrices. Puis la bête l'avait domestiqué, avait même appris à le faire jaillir des pierres lorsqu'elle en avait besoin. Le feu était devenu l'ami de l'homme. Il interdisait aux fauves l'entrée des cavernes dans lesquelles l'homme s'était installé. Il le protégeait des morsures cruelles du froid qui rendaient les membres gourds et affaiblissaient les plus robustes. Il rendait les armes plus dangereuses, permettant de pénétrer dans les cuirs les plus rudes. Il donnait aux viandes un goût plus savoureux et en facilitait la digestion. Il éclairait les profondeurs du sol dans lesquelles la lumière n'avait jamais pénétré. Il savait toujours se faire respecter, infligeant de

terribles morsures à ceux et celles qui osaient le braver.

En plus de ce redoutable allié, la bête verticale avait des comportements imprévisibles. Ses techniques de chasse variaient sans cesse. Des pièges, en nombre toujours plus grand, s'améliorant continuellement, trompaient les fauves les plus soupçonneux. L'inquiétude les gagnait. Depuis des temps immémoriaux, les carnivores chassaient de la même façon avec la même puissance. Leurs feulements et leurs rugissements de victoire retentissaient de manière identique à ceux des mâles et des femelles des générations qui les avaient précédés. Mais ils préféraient fuir lorsque l'odeur inquiétante de la bête verticale pénétrait leurs narines. L'homme devenait l'espèce dominante devant laquelle tout ce qui vivait, devait se plier.

Ce que les grands fauves ne pouvaient comprendre, c'était que l'homme, en plus de l'instinct qu'il possédait comme eux, avait une faculté supplémentaire : il pensait... !

La pensée allait lui permettre de s'adapter à la plupart des situations qui s'offraient à lui. Il observait, analysait, déduisait, synthétisait, s'interrogeait et surtout, il créait ! Les armes grossières devenaient plus élaborées, plus meurtrières. Les outils rudimentaires s'affinaient dans une recherche constante de la précision et de l'efficacité. La pensée, lente au début, devint, à force d'habitude, plus aisée, plus rapide au fur et à mesure que le temps s'écoulait. L'animal, à sa naissance, se comportait comme le faisait ses ancêtres. À l'opposé, l'homme était capable de transmettre à ses enfants, en quelques années ce que ses ancêtres avaient appris en des

centaines de millénaires. Les enfants, à leur tour, forts de ce potentiel toujours plus important, créaient. La puissance de l'homme venait de cette merveilleuse faculté. Dans son esprit et dans ses mains, d'autres outils, d'autres armes, des objets les plus divers, étaient créés toujours plus élaborés, toujours plus efficaces. Mais si la puissance de la nouvelle espèce dominante s'accroissait irrémédiablement, jamais jusqu'alors elle n'avait servi à combattre la Mère-Nourricière, celle qui avait enfanté toutes les vies, toute la Vie.

On ne bravait pas la Mère-Nourricière, et ce respect remontait à l'Origine ; peut-être par peur de se confronter à une puissance plus grande encore ou parce que sa création faisait partie du grand mystère, inquiétant. Depuis le début des temps, il en était ainsi.

La pensée continuait son œuvre, créant inlassablement des machines à la puissance grandissante, captant toutes les énergies possibles, mêmes celles cachées au plus profond des entrailles de la Mère, l'appauvrissant. Le respect s'oubliait, se perdait. De temps à autre, elle réagissait violemment, voulant rappeler sa puissance, elle faisait frémir sa structure, trembler le sol, vomissait à titre d'avertissement des flots de laves identiques à ceux du Commencement. Des machines explosaient, déraillaient, implaient, volaient en éclats sans que leurs créateurs ne trouvent la moindre réponse explicative. Le cortège de morts et de destructions qui s'ensuivait, n'y changeait rien. Apeurés quelques instants, le temps de la catastrophe, occultant rapidement les interrogations trop brièvement exprimées, les hommes, inexorablement, poursuivaient leur chemin. Les avertissements de la

Mère devenaient de plus en plus rares. Peut-être était-elle devenue lasse d'essayer de prévenir ceux qu'elle avait fait les maîtres de la planète ou bien avait-elle fait un autre choix : elle laisserait faire désormais, ne prendrait plus la peine d'avertir ses fils qui refusaient de comprendre ses signes et la fin serait proche. Ils inventaient leur mort et le chaos final ressemblerait étrangement au chaos originel. La mère qui redeviendrait infinité de particules, se récréait ailleurs ou autrement. Le Temps, frère de la Mère, était un allié indestructible.

2

Après les vingt siècles d'histoire qui suivirent ces milliards d'années de préhistoire, l'Homme avait franchi un pas supplémentaire dans sa quête d'une puissance toujours supérieure. Une formidable mutation s'opéra. Les progrès technologiques prirent une vitesse exponentielle. La naissance de l'Ordinateur fut déterminante ; un intervenant efficace, dont les processeurs devinrent bientôt si complexes que les réparations furent rapidement hors de portée de l'Homme, son créateur. Qu'importe ! Les capacités d'auto-diagnostic de la machine étaient d'une extrême performance.

Dans ces temps de difficiles mutations, il y eut aussi des humains à faire part de leurs inquiétudes, de leurs peurs, souhaitant qu'on en revienne à des machines plus simples, vers une vie différente, plus proche de la mère Nature. Mais ils n'avaient pas le pouvoir, la décision ne leur appartenait pas. Et comme de grands intérêts étaient en jeu, on les fit taire, on les bâillonna, on étouffa leurs idées jugées rétrogrades.

Une étrange civilisation commença. Tout ce qui pouvait rappeler la vie d'avant fut caché, interdit. Seuls les savants et les militaires que l'on savait fidèles aux idées nouvelles étaient autorisés, à des fins de recherche et de création, à compulsier, lire, étudier les documents anciens.

Sur tous les continents de la planète Erret se dressaient des villes aux formes semblables. Les populations s'entassaient dans d'immenses gratte-ciel. Les villages avaient disparu, remplacés par ces gigantesques cités. Tout ce qui était nécessaire à la vie quotidienne des hommes se trouvait aux différents étages de ces cubes. Ce qui autrefois aurait été une ville entière, tenait maintenant dans un seul immeuble. La peur des conflits entre continents avait créé des architectures à la beauté douteuse, mais à la solidité éprouvée. Les fenêtres dispensatrices de lumière et d'air avaient disparu. L'air conditionné et la lumière artificielle étaient fournis par d'énormes machineries situées à la base de chaque immeuble. Technique et technologie étaient les maîtres-mots de cette nouvelle civilisation.

Ce qui s'en écartait n'avait pas les faveurs des tenants du pouvoir. Tout acte, toute pensée devaient servir l'intérêt suprême de la planète. Tout devait être mis en œuvre pour améliorer les possibilités présentes, pourtant immenses de la machine. Rares depuis des siècles étaient ceux qui savaient ce que le mot « nature » recouvrait exactement. Pour beaucoup d'humains, l'herbe, les fleurs, les arbres n'étaient que des visions lointaines qu'ils apercevaient du haut des murailles de protection entourant les villes. Seuls les étudiants en botanique et en zoologie des universités gardaient un contact étroit avec celle-ci. Les humains

passaient le plus clair de leur temps dans ces cubes géants, n'en sortant que pour se rendre sur les lieux de leur travail. Ils s'y rendaient avec leur aéroglisseur individuel ou collectif. Le travail terminé, ils rentraient de la même manière. Dans leur appartement, ils s'installaient confortablement devant les vidéos qui diffusaient les images des événements survenus au cours de la journée. Des robots télécommandés satisfaisaient alors leurs moindres désirs. Il suffisait d'appuyer sur les touches d'une merveilleuse petite boîte.

La machine était là, toujours, à tous les stades de la vie, à tous les moments de la journée, à chaque minute qui s'écoulait. Elle était présente partout, dans les villes, les usines, les appartements. Elle faisait la vie, elle la réglait. Elle aidait l'espèce humaine ! C'est du moins ce que prétendait *l'Organisme Planétaire de Publicité Réelle*. C'est ce que pensait effectivement une majorité. Les travaux qui nécessitaient la force musculaire ne s'accomplissaient-ils pas maintenant sans effort ? La machine, omniprésente, n'exécutait-elle pas toutes les tâches quotidiennes ? Les activités, même les plus banales, étaient réalisées par des armées de robots plus ou moins sophistiqués.

Il fallait gagner du temps ! Au fil des ans et des décennies, la machine ne cessait de se perfectionner, d'exécuter plus rapidement les programmes que les ingénieurs, caste privilégiée, leur ingurgitaient. On commença à gagner ce temps sur celui du repas. Les véritables repas disparurent des habitudes erretiennes. Les animaux, les végétaux ne manquaient pourtant pas, et auraient pu fournir des viandes succulentes, des légumes au goût savoureux, des fruits rafraîchissants, des vins au bouquet parfumé... Mais

les repas prenaient trop de temps aux yeux de ceux qui avaient décidé d'en gagner. Les viandes, les céréales, les végétaux comestibles de toutes sortes apparurent sous forme de pilules possédant d'identiques pouvoirs énergétiques et calorifiques. Même le goût était respecté. Les chercheurs avaient bien travaillé. Il fallait désormais cinq secondes pour avaler un repas ! Des scanners ultramodernes diagnostiquaient avec une précision inégalable. L'homme avait disparu des chaînes des usines, des robots plus efficaces le remplaçaient avantageusement. Les hommes et les femmes n'étaient autorisés à s'unir qu'une fois une multitude de tests passés et avec l'accord final de l'ordinateur. L'amour entre deux êtres n'était plus la condition majeure à la formation d'un couple. La compatibilité des gènes, l'accord des profils, les potentiels génétiques étaient devenus des facteurs déterminants.

Mais à quoi pouvait donc servir ce temps gagné sur chaque geste, sur chaque activité ? Les réponses obtenues, si la question avait été posée à un grand nombre d'Erretiens, auraient été nombreuses et variées. Servir l'humanité ! Prendre des marchés ! Aider au développement et au rayonnement de l'entreprise !... Ce que peu osaient avouer, c'est que c'était l'argent qui entraînait l'adhésion farouche. Gagner toujours davantage pour acheter un appartement plus grand, des robots plus performants, des aéroglisseurs aux formes plus recherchées qui faisaient pâlir d'envie quantité de jeunes erretiens... et de moins jeunes ! Telle était la vie sur Erret, acceptée par la majorité des gens.

Il existait cependant une minorité qui refusait farouchement et obstinément ce style de vie qu'elle

jugeait aberrant. Pour la majorité, ils passaient pour des fous rêveurs, pour d'étranges marginaux aux idées farfelues. Les détenteurs du pouvoir, les directeurs des grands trusts voyaient en eux un danger permanent qui troublait la société en place. Si jamais leurs idées arrivaient à trouver échos dans les populations ! Personne ne devait contester la grande idéologie nouvelle qui assurerait le bien être total. Au début, ces « médiévalistes », comme on les appelait, s'exclurent des vastes cités pour aller s'installer dans la nature et y créer leur propre style de vie. Puis dans un second temps, l'autorité se mit à punir les habitants des cités favorables aux idées marginales. Le bannissement des citées était généralement la sanction prévue et les punis rejoignaient les villages que les contestataires avaient construits dans cette nature qu'ils adoraient, et qui ne représentait plus pour les pouvoirs en place, qu'un moyen de purifier l'air, qu'un moyen de conserver la proportion d'oxygène et de carbone nécessaire à la survie des organismes.

Pourtant ces médiévalistes n'étaient pas hostiles à la machine. Ils en possédaient eux-mêmes mais ils refusaient l'hyper-technicité, la déshumanisation qui découlait de cette société robotisée à l'extrême. Ils voulaient continuer à sentir les parfums des fleurs et les saveurs des viandes, le goût des vins, la chaleur et la fraîcheur des saisons ; ils désiraient sentir la fatigue de leur corps après de longues journées de travail, connaître les bienfaits du repos, aimer comme ils l'entendaient, épouser qui ils aimaient. Ils avaient banni l'argent, responsable essentiel, selon eux, de l'idéologie nouvelle des cités. La société médiévaliste

était une société de troc et ne s'en portait pas plus mal !!

Lorsque les premiers médiévalistes s'étaient exclus volontairement des cités, ils avaient, en cachette du pouvoir, emmené avec eux des copies des documents de l'histoire de leur planète. Ce que leurs ancêtres avaient fait et réalisé, étaient pour eux très précieux. Souvent la lecture de ces documents était à la base de nombreuses réflexions qu'ils menaient sur leur vie tellement la peur de retomber dans l'erreur des cités était grande. C'est en les lisant et les étudiant qu'ils réapprenaient les techniques des vieux métiers qui s'exerçaient... il y avait bien longtemps. Les années passaient et ils retrouvaient les gestes de ceux qui en ce temps là vivaient en parfaite communion avec leur mère nature. Parmi les habitants des Cités, dans les sphères du pouvoir, dans l'armée, existaient des hommes et des femmes partisans de leurs idées mais qui ne disaient rien. Ils se retrouvaient discrètement, les uns, fiers de faire découvrir leur façon de vivre, les autres, heureux de constater qu'il pouvait exister une douceur de vivre différente, des valeurs dont on ne parlait plus mais qui procuraient d'étranges sensations agréables. La nature surtout les avait impressionnés par sa beauté, cette beauté dont ils ne pouvaient se rendre compte du haut des tours de leurs cités. Et lorsqu'ils étaient rentrés de nouveau dans leurs appartements aseptisés, climatisés, leur corps et leur tête étaient emplis des senteurs des hautes herbes et des fleurs, du bruissement des feuillages d'arbres magnifiques, des visions de tout un monde animal libre, puissant et lui aussi heureux de vivre ; des bruits et des cris d'insectes et d'oiseaux inconnus dans les cités. L'un d'entre eux, officier de haut grade

dans la hiérarchie militaire avait été impressionné plus que les autres par toutes ces beautés. Et s'il avait décidé que lui aussi vivrait de façon approchante à celle des médiévalistes, il ne voulait pas pour autant s'exclure de ce monde dans lequel il avait jusqu'alors vécu. Après de nombreuses tractations diverses, de « pots de vin » distribués, de promesses, de programmations « douteuses » des ordinateurs médicaux, il eut l'autorisation du Pouvoir de s'installer dans la nature à proximité de la cité. Il put acheter, sans grands frais, des centaines d'hectares de prairies, de forêts sans intérêt et sans valeur pour le Pouvoir.

Puis ce fut le moment de la Grande Crise, les industries piétinaient, leurs développements se freinaient, les ventes chutèrent. La conquête des marchés des différents continents devenait hypothétique. L'argent devenait encore plus puissant...

3

Adaméké parcourait dans son aéroglisseur personnel les quelques centaines de kilomètres qui le séparaient de sa maison à la cité dans laquelle il travaillait. La mort dans l'âme, le cœur oppressé, il regardait, un goût amer dans la bouche, le spectacle qui s'offrait à ses regards. Tout n'était que désolation.

C'était pourtant l'été, mais la forêt, là-bas, sur sa droite, ressemblait plutôt à une succession de squelettes décharnés, plantés les uns à côté des autres. Pas la moindre feuille n'ornait branches et rameaux. Rien ! Á la fourche de quelques branches se trouvaient, par-ci, par là, quelques petits amas de brindilles, vestiges de ce qui avait dû être des nids autrefois, lorsque la vie existait... avant !

L'herbe, ou ce qui semblait en être, s'étendait deci, de-là, rase, recroquevillée, en petites spirales tordues, entrecoupée de vastes plaques de terre brune et sombre, plus foncée que de coutume. Ce qui avait été océan de verdure, frissonnant doucement sous les caresse du vent n'était plus qu'immenses étendues moissonnées par des faucheurs diaboliques.

Les yeux d'Adaméké revenaient vers les bois qui recouvraient habituellement une bonne partie du paysage alentour. Les arbres aux frondaisons épaisses qui auraient dû accueillir des centaines d'oiseaux piaillant, n'étaient plus qu'amas verticaux de squelettes figés dont les bras, tournés vers les cieux, imploraient on ne sait quelles suppliques ou quelles malédictions. Tous les dégradés de verts qui rendent les feuillages magnifiques, les teintes différentes de rouge et de jaune, le large éventail des bleus, constituant l'ensemble des couleurs de la flore, tout avait disparu comme effacé par une gomme maléfique. La symphonie habituelle des couleurs, les mariages de tonalités différentes voire opposées, l'alliance des couleurs chaudes et froides avaient laissé la place désormais à une sorte de ton uniforme, dans lequel le noir et le marron régnaient en maître unique.

À la mort des couleurs qui font la vie, s'ajoutait un silence quasi-général qui accentuait davantage l'oppression d'Adaméké. Quelques mois auparavant, il n'aurait même pas prêté la moindre attention à tous les bruits qui emplissaient la vie. Le bruissement des frondaisons, le balancement des arbres sous le souffle du vent, les milliers de cris, fondus et indistincts émanant de tout un peuple d'animaux cachés dans les prairies et dans les haies, le craquement des branches, le murmure des sources, les bruits des hommes des villages médiéviistes proches, travaillant dans les champs, ceux de leurs machines ou de leurs animaux, les sifflements des avions dans le ciel, mélangés à ceux de l'envol des bandes d'oiseaux ; tous ces bruits qui peuplent les villages, le sol et les cieux, de tous

ces bruits qui faisaient la vie, il n'y avait plus rien. Le silence !

Plus encore que la vue de ces paysages lugubres et morbides, c'était l'absence de ces sons habituels et familiers qui faisaient prendre conscience à Adaméké de l'ampleur du désastre qui se déroulait sous ses yeux. À la place de ce qui avait été une partition musicale merveilleusement bien orchestrée, c'était désormais le silence, rompu de temps à autre, par de sinistres craquements des troncs sans vie et les coassements tout aussi horribles de crapauds encore vivants ou les cris d'animaux semblables.

L'immobilité prenait le pas sur le mouvement, la laideur remplaçait la beauté, la mort, petit à petit, chassait la vie. Un sourire désabusé flotta quelques secondes sur ses lèvres. Un vague écœurement le secoua tout entier. Il était loin de s'imaginer toute l'étendue de l'horreur. Dire que la Poste Centrale des Télécommunications de la capitale des cités annonçait que les quatre-cinquièmes de la planète ressemblaient maintenant aux paysages qu'il voyait défiler devant lui. Il avait encore ralenti son véhicule spatial comme pour mieux se pénétrer de l'immensité des dégâts, se persuader qu'il n'était pas l'objet d'un mauvais rêve, pour voir de plus près le résultat de la folie des hommes de sa race. Désormais, il était plus qu'évident que la vie sous toutes ces formes, végétale, animale, humaine, deviendrait problématique. Ce n'était plus de vie qu'il fallait parler, mais de survie.

2985 allait commencer et trente siècles de civilisation, n'avaient pas suffi à donner la moindre parcelle de sagesse à l'espèce humaine. Adaméké se souvenait des manuscrits anciens qu'il avait lus ou

visionnés dans la bibliothèque cachée de son père. Pendant plus de vingt siècles, l'histoire de leur planète fourmillait d'exemples qui auraient dû donner à réfléchir aux générations qui suivirent. Mais toujours, inlassablement, comme si l'homme avait été constamment incapable de tirer des leçons de l'expérience, conflits guerres, intolérances se perpétuaient. Luttres fratricides entre voisins, entre pays, entre continents, devaient ainsi imposer telle ou telle idéologie ou en renverser une autre. On n'hésitait pas à exterminer parce qu'une frontière avait été soi-disant violée, pour des prétextes autant futiles que mesquins. Tout servait la cause de la guerre qui lançait les hommes les uns contre les autres. Pourtant, une espérance avait jailli ! Depuis presque mille ans, par on se sait quel hasard ou quel sagesse subite, aucun conflit grave n'était survenu. L'espèce humaine avait-elle enfin compris la stupidité de tels comportements toujours accompagnés de leurs cortèges de désolations, de misère et de morts ?

Depuis mille ans, sur tous les continents de la planète, les gouvernements de chaque pays étaient élus de la même façon, dotés de pouvoirs qui n'avaient eux-mêmes, guère variés. Un président élu par l'ensemble de la population, un premier ministre nommé par le président, un gouvernement, deux chambres de représentants sensées défendre les intérêts des populations. Mille ans que le même scénario se déroulait et s'usait du fait même de sa durée, de son inadaptation aux problèmes des temps qui avançaient. Les représentants, imbus d'un pouvoir qu'ils croyaient puissant, s'acharnaient et s'ingéniaient, ou faisaient semblant, à défendre des valeurs périmées. Ils continuaient à se prononcer pour

des clivages politiques qui ne correspondaient plus, depuis belle lurette, à une quelconque réalité. Ils n'étaient que des fantoches, des marionnettes prisonnières de leurs fils.

À cette inertie politique millénaire s'opposait par contre une révolution scientifique constante. Que de progrès fantastiques dans tous les domaines. Les problèmes de déplacements dans l'espace étaient pratiquement tous maîtrisés. On se déplaçait, depuis longtemps, à des vitesses supérieures à celle de la lumière. La médecine, la chirurgie, la génétique avaient avancées à pas de géant. La robotique et les ordinateurs mettaient leurs puissantes capacités au service de l'espèce humaine... selon l'O. P. P. R.

Mais que de dangers ! À l'inverse des politiciens, d'autres pendant ce temps ne s'étaient pas arrêtés à des combats d'arrière-garde, sans prise aucune sur le quotidien. Au cours de ces dix siècles de paix, le développement des industries n'avait connu qu'une courbe croissante. Elles s'étaient constituées en cartels puissants, autonomes à tous points de vue, plus puissants que les gouvernements eux-mêmes, dictant, sans avoir l'air de rien, les politiques qu'ils désiraient voir mettre en place pour servirent au mieux leurs intérêts, pour gagner davantage de cet argent qui augmentait leur puissance et affermissait leurs pouvoirs.

Depuis quelques siècles, des crises cycliques, de plus en plus rapprochées, affectaient l'ensemble des économies planétaires. Toujours, jusqu'à présent, des solutions avaient été trouvées. Mais ces crises devenaient de plus en plus fréquentes et les solutions pacifiques pour s'en sortir, plus difficiles à trouver.